

LE BIJOU D'ARTISTE

Une œuvre miniature très intime

Voilà une discipline séculaire qui n'attire l'attention que depuis peu. Cet univers fascinant est à découvrir lors de la TEFAF, notamment chez Didier Ltd., qui présente des pièces anciennes, et chez Elisabetta Cipriani qui propose les bijoux les plus récents.

TEXTE : ELIEN HAENTJENS



ci-dessus
Ai Weiwei, *Rebar in Gold*, 2013, bracelet en or 24 ct, pièce unique, 60 cm. Courtesy Elisabetta Cipriani

ci-dessous
Jannis Kounellis, *Labbra*, 2012, bague à lèvres en or blanc 18 ct et rhodium noir, édition de 12, signée et numérotée. Courtesy Elisabetta Cipriani

Didier Haspelslagh et son épouse Martine découvraient ce secteur il y a 25 ans environ. « A cette époque, il n'y avait pas encore beaucoup de bijoux sur le marché. Autrefois, les artistes créaient des bijoux surtout pour leurs compagnes. Il s'agissait donc de cadeaux très intimes dont on ne se sépare pas à la légère. Aujourd'hui, on voit progressivement apparaître des pièces des années 1960 et 1970 » explique le galeriste. Dans l'intervalle, le couple a réuni plus de 650 bijoux d'artistes, surtout d'après-guerre, dont Pablo Picasso, Max Ernst et Alberto Giacometti. « Au tout début de sa carrière, Giacometti réalisa plusieurs bijoux de commande. Personnellement, il était convaincu de pouvoir un jour vivre de son art, mais son père pas du tout. Quand la créatrice de mode Elsa Schiaparelli refusa ses broches parce qu'elles

étaient trop lourdes, son père se sentit conforté dans son idée. Mais Giacometti atteignit son objectif, puisqu'il est aujourd'hui le sculpteur le plus cher du monde. Nos bijoux sont certainement ses pièces les moins coûteuses », précise le duo avec humour.

Le corps comme moteur

Actuellement, Didier et Martine Haspelslagh s'attachent à réunir un maximum de pièces de l'exposition de 1967 au Museum of Modern Art, *Jewelry by contemporary painters and sculptors*. « Les Américains ont très vite considéré d'autres formes d'art, tels les tapis, la céramique et donc les bijoux comme faisant partie intégrante de l'œuvre d'un artiste. En fin de compte, ce sont des formes d'art appliqué basées sur les mêmes principes que la peinture ou la sculpture. Par ailleurs,



après la Seconde Guerre mondiale, il existait aux Etats-Unis un programme de réhabilitation pour les soldats rentrant des zones de guerre, le GI Bill. Par ce biais, ils pouvaient apprendre toutes sortes de techniques, notamment pour réaliser des bijoux. Les cours étaient dispensés par des artistes comme Calder », rappelle Didier Haspelslagh. Chaque pays a sa propre histoire, bien sûr. « Ainsi, Gian Carlo Montebello est important en Italie car il a travaillé en tant qu'orfèvre avec Lucio Fontana, entre autres. En Belgique, la tendance naît à la fin du XIXe siècle, notamment avec Henry Van de Velde et Gustave Serrurier-Bovy. Le fait qu'un artiste belge comme Pol Bury ait connu le succès aux Etats-Unis a également favorisé sa production d'un nombre relativement important de bijoux. En l'occurrence, il est parvenu à transposer avec brio sa démarche cinétique en bijoux fonctionnels. Celle qui les porte devient le moteur qui amorce le mouvement des pièces mobiles qui les composent. Une partie de ces bijoux est actuellement exposée au Palais des Beaux Arts de Bruxelles. »

Au supermarché

Les bijoux d'artistes sont des œuvres d'art miniatures qui prolongent l'œuvre. « Pour apprécier pleinement ce type de bijou, il convient de connaître le langage plastique de l'artiste » souligne le couple. C'est pourquoi notre clientèle compte essentiellement des épouses de collectionneurs d'art. Mais parfois, certains hommes aiment que leur épouse porte un bijou de leur artiste préféré pour qu'ils puissent en permanence l'avoir sous les yeux. (...) En raison de ce lien très étroit avec l'art, nous côtoyons à la TEFAF art moderne et design. Il y a six ans, lors de notre première par-



ci-contre
Pendentif en vermeil de Lucio Fontana.

ticipation, c'était un choix délibéré. Nous constatons en outre que l'intérêt pour cette discipline a considérablement grandi ces dernières années. Nous croyons aussi qu'il nous incombe d'informer le public de cette forme d'art. Nous réalisons donc des recherches sur les antécédents et le passé de chaque pièce et publions régulièrement de petits catalogues. (...) Ce qui est certain, c'est que ces bijoux sont nettement plus personnels que ce que l'on peut trouver dans les grandes maisons comme Cartier. La plupart des personnes n'ont aucune idée de leur valeur. Le gros avantage, c'est qu'on peut les porter même pour aller au supermarché. Parfois, la caissière me demande où j'ai acheté mes bijoux. Il est agréable de constater que des personnes qui n'iraient sans doute jamais dans un musée entrent ainsi en contact avec l'art»



ci-contre
Giulio Paolini, *Two in One*, 1967-
2016, bague 18 ct en or jaune,
édition de 30, signée et numé-
rotée. Courtesy Elisabetta Cipriani



Martine Haspelslagh : « Ce qui est certain, c'est que ces bijoux sont nettement plus personnels que ce que l'on peut trouver dans de grandes maisons comme Cartier. »

s'enthousiasme Martine Haspelslagh. « En outre, j'aime particulièrement porter ce genre de bijoux. Chaque pièce est unique, il faut l'essayer pour mesurer l'effet de sa taille et de son poids sur le corps. »

Porte-bonheur

La galeriste londonienne Elisabetta Cipriani participe à la TEFAF pour la première fois, dans la section Showcase : « Je suis très curieuse de voir la réaction du public, car les visiteurs de la TEFAF sont beaucoup plus éclectiques que ceux de Design Miami, par exemple. C'est pourquoi je présenterai divers projets mis sur pied depuis le début de la galerie, en 2009. Je présente aussi deux nouvelles collections : une série de chaînes et de bagues de Giulio Paolini, un artiste de l'Arte Povera et de nouvelles réalisations de Pascale Marthine Tayou. (...) Sous le titre de *Gri-Gri*, qui signifie bonheur et énergie positive, il travaille sur sept bagues dont il est allé chercher les perles africaines et les perles de mer sur des petits



marchés. Il les enveloppe de morceaux de tissu imbibés d'un philtre et de fils de couleur. J'aime quand les artistes utilisent des éléments de la vie quotidienne dans leurs œuvres pour leur conférer une signification totalement différente. Pour un bijou, on escompte généralement des matériaux nobles. J'accorde également beaucoup d'importance à la qualité tactile d'une pièce. »

Rendez-moi mes lèvres !

Enfant, Elisabetta Cipriani avait déjà une préférence pour les bijoux, avant d'entamer des études d'histoire de l'art : « La galerie me permet de combiner ces deux passions. J'aime lancer un nouveau défi aux artistes dont j'apprécie le travail et cela leur plaît également. Parfois, il faut trois ans avant qu'ils trouvent le temps et l'inspiration. Mais il est toujours fascinant de constater comment les artistes traduisent leur vision dans une forme neuve pour eux. Le fait qu'une personne porte finalement une pièce renforce cette intimité. (...) Dans la mesure où le bijou naît d'un contexte artistique particulier, j'accorde une grande importance au caractère unique ou pour le moins limité de ces pièces. Cela fait partie intégrante de l'œuvre. En outre, mes clients ne désirent pas nécessairement une chaîne ou une bague sertie de gros diamants, mais une pièce unique qui raconte une histoire. Pour le comprendre et déboursier parfois des dizaines de milliers d'euros, il faut aussi connaître l'œuvre de l'artiste », souligne Elisabetta Cipriani. « Toutes ces pièces sont un peu mes bébés. Je choisis l'artiste, j'assure le suivi de la production et je veille à

leur trouver un propriétaire adéquat. Je teste aussi la portabilité et l'élégance de chaque pièce. Je les connais donc parfaitement et les aime toutes. Si vraiment je devais choisir une pièce favorite, ce serait la bague de Iannis Kounellis que je porte tous les jours. Sans elle, je me sens nue. Quand je lui ai demandé de travailler à un projet avec moi, il m'a dit *Give me my lips back* (rendez-moi mes lèvres). Il faisait alors référence à un vol de lèvres, il y a dix ans. Au départ, elles devaient faire partie d'un masque, en référence à la tradition grecque où l'on porte des masques lors des funérailles. Chaque pièce a ainsi une histoire et c'est cela qui la rend passionnante. »



ci-contre
Pol Bury a transposé son art cinématique dans une série de bijoux, dont ce brassard. Le porteur fonctionne comme un moteur, et permet le mouvement.

ci-dessous
Alberto Giacometti, *Le Chasseur*, 1930, broche, bronze doré. A l'origine de cette pièce, des boutons pour Elsa Schiaparelli. Celles-ci les trouvant trop lourds, Giacometti en fit des broches et des colliers qu'il offrit à ses amis.

En savoir plus

Contacteur
Elisabetta Cipriani – Jewellery by Artists
Londres
www.elisabettacipriani.com
TEFAF Showcase, stand n° 53
Didier Ltd
Londres
www.didierltd.com
TEFAF Maastricht, stand n° 602